

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 33

Artikel: Une belle vue
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192466>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Plus vite qu'un coursier sans frein,
Voici que, bravant les mitrailles,
Tu portes l'ordre qui soudain
Change la face des batailles.

Dès que la trompette, là-bas,
Sonnera la charge guerrière,
O vélo, tu nous porteras
Comme une flèche à la frontière.

Nous sommes bien loin du temps où
Cham appelait un vélocipédiste « un
imbécile à roulettes. »

Curiosités historiques.

Le butin de Grandson et le diamant de Charles-le-Téméraire. Le Juif de Neuchâtel, etc.

Le groupe important qui, dans le grand cortège historique de Berne, sera consacré au souvenir des guerres de Bourgogne et aux vaillants héros de Grandson et de Morat, nous donne l'occasion de publier les intéressants détails qui suivent :

« Dès que la nouvelle de la victoire de Grandson parvint à Neuchâtel, un Juif qui habitait cette ville, le seul de sa race paraît-il, car les procès-verbaux de la Diète le nomment « le Juif de Neuchâtel », accourut sur le champ de bataille pour y faire un peu de commerce. Il réussit à acheter des soldats une grande quantité d'argenterie et d'autres objets de valeur provenant du camp du duc. Les Confédérés en ayant eu vent, chargèrent les députés bernois à la Diète de Lucerne, du 6 avril 1476, de rechercher cet homme et de reprendre ce qu'il avait acquis pour le faire rentrer dans la masse commune, qui devait être partagée plus tard entre les vainqueurs.

La même mesure fut prise à l'égard d'un autre Juif de Balmoos (Berne), qui avait fait de semblables achats, à Neuchâtel, aux Volontaires de ce pays. Mais les Juifs ne furent pas les seuls à se livrer à ce petit commerce assez lucratif ; le comte de Valengin lui-même, Jean III d'Arberg, trouvant l'occasion favorable pour orner son château et enrichir son mobilier assez peu luxueux, se procura aussi auprès des Volontaires et d'autres beaucoup de choses précieuses de même origine. Les députés de Berne reçurent l'ordre de s'assurer si le fait était certain et, dans ce cas, de reprendre le tout.

Le cahier des délibérations de la Diète (recès) nous donne la liste des objets de prix trouvés dans le camp et ayant appartenu au duc de Bourgogne ; nous y voyons entr'autres : « Un siège magnifié, doré, que l'on prétendait en or, mais à tort ; une pierre précieuse montée en or ; c'est un gros diamant avec deux grosses perles ; on estime la pierre telle qu'elle est montée à 20,000 florins (50,000 fr.) »

Cette pierre précieuse paraît avoir été

trouvée par un jeune garçon de Zug auquel on donna dix florins de récompense.

La vente de ce diamant préoccupa beaucoup les Confédérés ; il en est question à plusieurs reprises dans les Diètes. En avril 1476 déjà, on décide de faire venir de Strasbourg, de Bâle, de Berne et de Zurich des orfèvres pour évaluer les pierres précieuses, les bijoux, etc., et donner leur avis sur le meilleur parti qu'on en pourrait tirer.

Le 15 mai, au moment même où le duc Charles réunit une puissante armée, et s'apprête à venger sa défaite de Grandson, on discute sur ce que l'on fera du « siège » et du diamant ; quelques mois plus tard, nouvelle discussion pour savoir « si on enverra le diamant au duc de Milan ou si on le vendra ailleurs, ou enfin ce qu'on en fera. »

En janvier 1477, la Diète décide de le céder pour 20,000 florins et, si tous sont d'accord, de charger les députés qui se rendent à Camrach (Chambéry) de le vendre à ce prix aux Lyonnais. Ce projet de vente n'ayant pas abouti, la Diète entre en négociations avec un certain Hans Irme, de Bâle, qui offre de placer le diamant, à ses frais, pour 20,000 florins, mais à la condition que s'il peut en obtenir davantage la différence sera partagée entre lui et les Confédérés ; le 14 avril 1477, on lui écrit que le diamant est vendu. Il paraît l'avoir été, par l'entremise de Irme, à la duchesse de Milan ; du moins, dans une Diète postérieure (mai), cette princesse demande que l'on fasse accompagner ses messagers qui apportent l'argent, et c'est Irme qui est chargé de cette mission.

Si ce diamant est le célèbre *Sancy*, comme il y a tout lieu de le croire d'après le prix auquel il est évalué (au XVII^e siècle, on estimait le *Sancy* à 100,000 francs ; ces deux évaluations concordent assez si l'on tient compte de la différence de la valeur de l'argent), la légende qui le fait trouver par un soldat et vendre par lui à un prêtre pour un florin tomberait comme tant d'autres légendes semblables. »

(Extrait d'un article de Ch. CHATELAIN, dans le *Musée neuchâtelois*.)

UNE BELLE VUE

Tout le monde connaît l'Anglais qui voyageait pour « l'accident » et qu'on eut tant de peine à consoler, non pas du chagrin qu'aurait pu lui causer la mort des nombreuses victimes écrasées par le train déraillé, mais « du extrême mélédresse » qu'il avait eu de manquer, seulement de quelques heures, un si beau spectacle.

Sir James Hower ne demandait pas, lui, de satisfaction aussi tragique ; il voyageait pour un objet beaucoup plus riant, « pour l'émotion d'amour »... Je m'explique : Sir James était arrivé à l'âge où sa famille désirait le marier, et sir James s'était dit qu'il n'épouserait jamais que la femme prédes-

tinée dont le regard, à la première vue, le fascinerait, le subjuguait, l'électrifierait. Il voulait un coup en plein estomac, une sensation subite, inattendue, renversante, qui le jetterait palpitant aux pieds de son idéal... Sir James était possesseur d'une fortune considérable, du titre de baronnet et d'un cœur absolument vide. Il était beau cavalier, grand, blond, fortement constitué : c'était le Saxon-Normand dans toute sa brillante nature ; seulement son œil était fixe et rêveur, sa bouche sans sourire ; il paraissait incapable de s'intéresser à quoi que ce soit au monde. Certes, les brillantes qualités de sa race étaient en lui, mais elles y étaient à l'état latent et comme engourdis jusqu'au réveil de son cœur.

Son précepteur, le révérend docteur Harris-Steford, lui avait patiemment fait terminer ses études à l'Université de Cambridge, et maintenant il était devenu son compagnon et son confident, s'il est possible d'appeler confident celui auquel on ne confie jamais rien. Le révérend savait que son élève devait se marier, qu'il voyageait par ordre de sa noble famille, en vue de chercher une femme à son goût ; il n'en demandait pas davantage.

Chaque fois que dans un compartiment de chemin de fer ou à l'hôtel, dans un repas de table d'hôte, il se trouvait une voyageuse dont l'âge flottait entre 18 et 30 ans, et dont les allures lui faisaient supposer une postulante aux honneurs de l'hyménée, ses yeux se fixaient avec une expression indéfinissable sur le visage de son élève. La physiologie du révérend était ordinairement somnolente et blême ; mais, dans ces occasions, il s'opérait sur tous ses traits une transformation si extraordinaire qu'il fallait l'avoir vue pour s'en faire une idée. Il pâlisait d'abord, puis un sourire béat apparaissait sur ses lèvres épaisses, son nez arrondi remuait visiblement, et c'est alors que commençait la métamorphose : le nez prenait des teintes successives variant depuis le vert glauque jusqu'au rouge vif ; les joues s'empourpraient peu à peu et arrivaient à cet aspect rubicond dont les fumées du vin estompent la face des buveurs (et Dieu sait pourtant que le pauvre homme ne buvait que de l'eau, comme membre militant de la Société des Teetotalers). Mais ce qui tenait du prodige, c'était le regard : jamais diamant aux feux du gaz, jamais étincelle électrique, jamais vrille, pas de vis, ou tire-bouchon d'acier poli miroitant au soleil, n'offrit ni une acuité ni un pétilement pareils. Ce regard eût causé à tout autre qu'à James Hower un insupportable agacement, la sensation d'un fer rouge ; mais le jeune Anglais le subissait avec un flegme immuable, et lorsqu'après quelques temps de cette muette fascination, les convenances permettaient enfin au zélé précepteur de s'approcher de son élève et de lui demander pour la centième fois s'il était arrivé au comble de ses vœux, il recevait toujours invariablement cette réponse décourageante : « J'éprouvé... rien du tout ». — Le révérend retournait à sa place en baissant la tête, et les symptômes d'agitation disparaissaient progressivement jusqu'à ce que le visage eût repris son ensemble terne et incolore.

Ils voyagèrent longtemps ainsi. Il advint cependant un jour que le précepteur reçut

de la mère de son élève une lettre très pressante l'accusant de négligence et le priant avec instance de chercher par tous les moyens possibles de vaincre enfin l'indifférence de son fils. Cette lettre le piqua au vif, et dès ce moment Harris-Steford, si impassible d'ordinaire, prit la résolution d'agir énergiquement.

Ils étaient alors à Venise. Un soir, en descendant de gondole, le révérend aperçut au balcon de l'hôtel de « la Luna », qu'ils habitaient depuis leur arrivée, une jeune étrangère que tous les passants regardaient et que le gondolier lui-même déclara plus belle que l'aurore. — Il ne pouvait guère juger de la chose que par procuration, l'excellent précepteur; quant à lui, affranchi depuis de longues années déjà, aussi bien par sa profession que par son âge, des enthousiasmes du cœur, il était comme son élève, mais pour des causes bien différentes, absolument insensible. Il estima cependant, suivant un long calcul qu'il élaborait consciencieusement dans sa tête, qu'en présence d'une beauté aussi resplendissante, il était dans la loi naturelle qu'un homme aussi bien doué que sir James fût frappé d'admiration, et voici le stratagème qu'il imagina d'employer pour arriver à ses fins et qu'il mit dès le lendemain à exécution. — Il savait que sir James, assis chaque jour sur la place Saint-Marc, au café Florian, se livrait sans jamais y manquer, de 1 heure à 4 heures, à l'importante occupation de regarder voler des pigeons et de leur jeter du sucre. Le révérend, à pareille heure, prétextant une raison de garder la chambre, descendit au bureau de l'hôtel et fit demander, sans autre préliminaire, un entretien particulier à la mère de la belle inconnue.

La voyageuse, extraordinairement surprise, s'empressa néanmoins de se rendre au salon avec son éblouissante fille. Elle y trouva le révérend; mais à peine celui-ci eut-il aperçu les deux dames que, pivotant sur les talons, il retourna brusquement trouver le concierge de l'hôtel, superbe fonctionnaire galonné, et lui intima l'ordre d'expliquer à la mère que pour le moment il n'avait nul besoin de la présence de sa fille. Le concierge salua respectueusement, rejoignit les deux dames qui remontaient chez elles fort courroucées, et comme il était polyglotte et intelligent, s'expliqua de la manière la plus satisfaisante. — La dame parut plus extraordinairement surprise encore; — hâtons-nous de dire cependant que cette surprise n'avait rien qui lui déplût, car la baronne de Sainte-Pervenche n'était pas de ces personnes guindées qui s'effarouchent à propos de tout. C'était, au contraire, une femme ayant l'habitude du grand monde qu'elle recevait beaucoup... alors qu'elle était modiste rue de la Chaussée-d'Antin. Elle savait fort bien, d'ailleurs, que, malgré les relations élevées que lui avaient procurées les circonstances, il y avait au moins aussi loin entre la tête et le chapeau d'une duchesse, qu'entre la coupe et les lèvres, et par conséquent elle ne s'était fait aucune illusion sur la place que lui laissait à Paris la très jolie fortune qu'elle avait su si élégamment conquérir. Elle avait pris le parti de voyager pour tromper les apparences, et prétendait marier sa fille, qu'elle voyait avec orgueil devenue aussi belle

qu'elle l'avait été elle-même, avec quel que habileté peu soucieux de la science des d'Hozier.

Or donc la baronne de Sainte-Pervenche, dès qu'elle eut compris la nature de l'entretien que le concierge était venu lui annoncer, congédia la jeune personne en lui serrant mystérieusement la main, et le révérend, qui faisait le guet avec une patience imperturbable, entra aussitôt par la porte opposée.

Nous n'entreprendrons pas de détailler la conversation qui eut lieu entre la baronne et le précepteur: ce dernier fit comprendre que sir James était immensément riche, qu'il cherchait une femme, et que, lui, révérend docteur Harris-Steford, avait la certitude que cette femme désirée serait la propre fille de son honorable interlocutrice, pourvu qu'elle voulût bien se montrer à ses yeux dans tout l'éclat de ses avantages.

La baronne saisit parfaitement la situation, le complot se perpétua séance tenante, et dès le soir, à table d'hôte, l'attaque commença. Le révérend avait pris soin de faire placer la jeune déesse, Palmyre (c'était son nom), à côté de sir James. Lui-même était en face et pensait bien ne rien perdre de ce combat digne de la cour du roi René.

Mais ils avaient compté sans leur hôte. Sir James, malgré toutes les avances que, sur les avis de sa prévoyante mère, Palmyre était toute disposée à faire ou à entendre, ne sembla même pas remarquer sa présence; il avait placé devant lui un numéro du *Times* et le lisait avec acharnement, tout en engloutissant les morceaux qui se pressaient sur son assiette. — Le révérend et les belles voyageuses en furent pour leurs frais; mais ils ne se découragèrent pas cependant, et le lendemain ils changèrent de tactique. — Le révérend commença par jeter au feu le *Times* et plaça la belle Palmyre et sa mère juste en face de sir James. Celui-ci, quand il eut cherché lentement son journal, ne le trouvant pas, interrogea son précepteur, qui fit semblant de chercher aussi et ne trouva rien, naturellement.

Sir James soupira, mangea plus qu'à l'ordinaire; enfin, se renversant sur sa chaise, il attendit, voyant qu'il y avait des dames, qu'elles voulussent bien s'en aller, pour demander le thé et des cigares. — Celles-ci ne se pressaient pas, et force fut bien à sir James de remarquer enfin l'éclat des regards étincelants et l'éblouissement du sourire de la ravissante personne qui, braquée de l'autre côté de la table, le mitraillait depuis le commencement du repas. — L'œil de sir James se dilata, s'arrêta fixe et profond sur cette apparition brillante, pendant que le révérend s'agitait sur sa chaise et sentait ses joues s'empourprer, son nez s'agiter et ses prunelles pétiller.

(A suivre.)



Transformations.

Une des dernières séances de la Chambre française a ramené l'attention sur les chiffonniers de Paris, au nombre de trente mille, et sur leurs moyens d'existence. Ce sujet, sur lequel les journaux ont maintes fois donné des détails, offre toujours du nouveau, en raison des ressources inouïes utilisées

par les innombrables industries de l'activité humaine.

Que fait-on, par exemple, des vieux chiffons de laine?... On les envoie à l'effilochage. C'est ainsi que les pantalons rouges des soldats sont transformés en bonnets, qui se vendent par centaines de mille en Asie-Mineure.

Les vieux cordons de sonnette, les franges, les objets en passementerie servent à faire une bourre avec laquelle on garnit les coussinets des appareils orthopédiques. Les chiffons de soie servent à rapiécer les parapluies, à confectionner les casquettes de voyage, à couvrir les couvre-lits, les coussins, les boîtes à gants, etc.

Les morceaux de verre cassé sont réduits en poudre et vendus vingt francs les cent kilos au fabricant de papier de verre. Les bouteilles intactes ont plus de valeur: lorsqu'elles portent le nom d'un industriel ou d'une marque de fabrique, on les revend aux commerçants susceptibles de les faire servir à nouveau. Souvent ces pots, ces flacons, sont recherchés au domicile même du chiffonnier par des contrefacteurs.

Les os sont de deux sortes. Il y a l'*os de travail*, celui que l'on peut transformer en objets de brosse ou de tabletterie, ou encore en boutons et qui vaut vingt-cinq francs les cent kilos. Il y a l'*os à brûler*, moins apprécié, parce que l'on n'en peut tirer que de la graisse, de la gélatine ou du noir animal.

Tous nos lecteurs savent que le chiffonnier ramasse soigneusement, pour les revendre aux coiffeurs, à un prix qui varie de quatre francs cinquante à six francs la livre, les petites mèches de cheveux que les femmes retirent de leur démêloir après s'être coiffées. Le démêloir retire tous les jours plus de cinquante kilos de cheveux. Ne pas dédaigner non plus les cheveux d'homme ramassés aux portes des salons de coiffure: on s'en sert, horreur! pour fabriquer des filtres destinés à clarifier les sirops!

Les vieilles éponges font des éponges plus petites destinées à garnir les encrènes en porcelaine ou bien l'intérieur des lampes à essence minérale. De même les bouchons sont retaillés pour des goulots d'un plus petit calibre.

Les croûtes de pain, lorsqu'elles sont propres, sont mangées par le chiffonnier; lorsqu'elles sont sales, il les fait manger aux autres sous forme de chapelure destinée à saupoudrer les jambons de Reims ou à paner les côtelettes à la milanaise des restaurants à bon marché... à moins qu'il n'en fasse de la poudre dentifrice ou de la chicorée. Pour cela, il suffit de faire sécher les croûtes et de les carboniser. C'est très simple!

Les poupées, le carton-pâte, les boutons à bottines, les objets en laque: corbeilles, boîtes, plateaux; les articles